

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 34

Artikel: Pè lo tribunat
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222718>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES ABBAYES

VOICI l'époque des abbayes qui bat son plein pour la plus grande joie de beau-coup.

Et ceux-là sont, je crois, les plus heureux qui s'amuse encore aux naïfs divertissements des fêtes du village.

Je les trouve charmantes, ces abbayes avec leurs arcs-de-triomphe et leurs portiques de feuillages piqués de grosses roses aux feuilles de papier de couleurs criardes. Et leurs fanfares, à la diane, où viennent se mêler étrangement l'appel ardent d'un coq ou le mugissement des bêtes retenues à l'écurie.

C'est idyllique, champêtre, rustique. C'est surtout honnête et reposant. C'est bien de chez nous l'abbaye.

Malgré le fracas des pétards que les gosses font partir au nez du garde-champêtre, l'on comprend fort bien le plaisir sans mélange qu'y prennent les rudes campagnards après les durs travaux des champs.

Mais on comprend aussi pourquoi les citadins, disons les Lausannois, s'y portent. S'il y a le gâteau, les bricelots ou les crêpes dont les ménagères sont généreuses, il y a aussi le petit blanc qui est bon à déguster. Il y a surtout cette belle et saine gaieté qui n'a pas encore eu la mauvaise idée et quitter la campagne, qui est son domaine ensoleillé.

Vive l'abbaye et en avant la fanfare ! C.



PÈ LO TRIBUNAT

PARAIT que lài a dâi payi iô lài a min de tribuna. Omète l'è quacon que m'a cein contâ et n'ein s'pas m'que vo. Dein stâo payi que vo dio, se lài a on croûio coo dein on velâdzo, lo peindant à n'on premâ, âo bin à n'on pêrà et pu tot è de. N'a pas ein-voya de recoumeincî. Dein d'autro payi, iô lài a m'è de croûio dzein que d'abro, s'pas quemet dâo diâbllo fant.

Tsi no, po cliâo croûio guieu, on a l'è tribuna et dâi dzudzo.

M'ant esplichâ tot cein on coup, principalement cein que fâ cli que l'âi dîant lo protyureu et cein que fant l'è z'avocat.

Le parât que lo protyureu l'è on coo que dusse mena la leinga contre cli que faut condanâ. Lâo dit dinse :

— Vo sède ! Cli coo que l'è quie acchounâ d'avâi robâ cli tsè à ètsile, l'è bin li que l'a fé lo mau. L'è on mince guieu, que n'ein a pas doû su terra quemet li. L'è on remouâ-pllièce que n'ein a min de parâ. On vâi cein rein qu'à son petit dâi qu'è bin pllièce cou que l'è z'autro. On dzo, vo robe on tsè à ètsile. Dèman, vo robera voutron crâo à lizé ; aprî-dèman, voutron fornet à banc dein voutron pâilo. Tot lài è bon. Sé prâo que dit que na et que nion l'a yu. L'è justameint po cein que faut l'eincillioûre po lo resto de sè dzo. Dâi coo dinse que pouant robâ dâi pucheint camion et l'è catsî on sâ pas iô, lo bon Dieu no

z'ein preserve. Credouble ! Lo faut dedein, lâi a pas de nani ! A la gabioula et âo chalver !

Et dinse dâi z'hâore doureint.

L'avocat, li, dèveuse dinse :

— N'accutâ pas tot cein. Lo protyureu vo rempllie l'è z'orolhie avoué dâi moué de dzanlye tote appondye, quemet dâi z'âo de gremelyetta,, âo bin quemet cliâo petite truffye qu'on pâo pas dèpèdzî de la ramna dâi z'annâie que lâi a. Lo croûio guieu, sé prâo iô l'è. (Et ie vouaite lo protyureu.) N'è pardieu pas cli que vo z'acchounâ ! Stisse l'è la pe brava dzein de l'univè, que sarâi pas fotu de fère dâo mau à n'on tavan borgno. Dâi coo quemet li, foudrâi ein sènâ èpais dâi pucheint tsamp et que trotse fermo. S'avé onna felhie à maryâ, la lâi baillèrî tot tsaud. N'è pardieu pas on larro, ne on eimbounâ. L'è on coo que dit la vretâ, ein avoué ! Vouaît cliâo get, se sant pas asse cliâ et asse dâo que cliâo de voutra boun'amie dein lo teimps que vo frequeintâvi. Et on vint vo dere que cein l'è on larro. Misère ! Se cein fâ pas pedhî, dâi z'homme que pouant vo dere dâi z'affère dinse.

Et se l'è dzudzo n'avant pas sâi, crâio que l'avocat n'arrirèrâi jamé.

L'è l'è dzudzo que sâit eimbétâ. Cò faut-te craire ? Po fini sant d'accoc auavé cli que l'a dèvezâ lo derrâi et pu tot è de.

Por quant à mè, mè mouso que protyureu et avocat fant bin mè d'ôura que lâi a de veint et qu'on pâo pas tot l'è craire.

On coup, fallâi dzudzi on larro, de cliâo que l'âo dîant cambrioleu, que fant l'âo coup de né ein èintreint pè l'è fenître.

L'avant prâi su lo coup, pouâve pas nii, et tot parâi l'avocat l'a tant bin su l'âo reimplliâ la tita d'ôura pè cli tribunal que l'è dzudzo l'ant décidé que l'êtâi 'na brâva dzein et l'a ètâ saillâ de la gabioula.

L'ant bin fé, du que l'avocat desâi que cli coo pouâve pas avâi robâ po cein que n'ousâve pas allâ via de né.

Le vegnant de lo sailli quand reincontre son avocat et lâi fâ dinse :

— Ein vo bin remacheint ! Vo z'âi bin mena la leinga por mè. Viu allâ ion de stâo dzor à voutron ottô po vo paî !

— Bin se vo volîâ, lâi repond lo minna-mor, mâ... mè recoumando... lâi venî pas de né !

Marc à Louis.

SANS GÈNE

P ARMI les clients habituels d'un restaurant, il y avait un brave professeur qui régulièrement tous les jours, venait s'asseoir à la même place et parcourait les journaux, pendant que devant lui fumait un café odorant.

Un jour, Colomb, tel est le nom de notre savant, se leva après avoir, comme de coutume, absorbé le contenu de son verre et de ses journaux.

Mais il eut beau chercher son chapeau qu'il accrochait toujours à la même patère, le couvre-chef resta introuvable. Cependant, à sa place, trônait un magnifique huit reflets flambant neuf.

On était, évidemment, en présence d'une confusion.

En effet, aucun consommateur présent ne reconnut le chapeau neuf comme étant le sien.

— Eh bien ! dit le cafetier, prenez ce chapeau-

là. Un distrait aura coiffé le vôtre par erreur. Demain, sans doute, il le rapportera.

Colomb s'en fut donc avec le haut de forme impeccable qui lui donnait fort-grand air.

Le lendemain, comme il revenait avec le chapeau, un monsieur s'approcha de lui, et fort courtoisement lui dit :

— Je crois, monsieur, que le chapeau que vous portez, m'appartient et que celui-ci est à vous.

Et ce disant, il lui tendit un chapeau que le professeur n'eut aucun mal à reconnaître pour le sien.

La double restitution une fois accomplie, le savant fut pris d'une curiosité.

— Comment, demanda-t-il, avez-vous pu confondre deux objets aussi dissemblables que nos deux chapeaux ?

Le monsieur eut un sourire étrange.

— Voulez-vous que je sois franc ? fit-il.

— Mais certainement.

— Eh bien, voici. Hier, quand je suis parti, il pleuvait à verse et je n'avais pas de parapluie. Vous, au contraire, vous en aviez un grand. Je me suis dit que mon chapeau serait bien mieux protégé contre la pluie sur votre tête que sur la mienne. J'ai pensé aussi que votre chapeau, un peu usagé, s'accommoderait mieux d'une averse que le mien. Voilà pourquoi j'ai emprunté votre chapeau et laissé le mien à votre garde.

Et jetant un regard investigateur sur l'objet restitué :

— Je vois, ajouta-t-il, que ma confiance était bien placée.

Inutile de dire que M. Colomb la trouva plutôt raide.

Inconsolable. — Ginette, quatre ans, est accroupie sur la pelouse auprès de son petit frère Bob, qui a un gros chagrin. La grande sœur s'approche :

— Eh bien ! Ginette, s'écrie-t-elle, tu ne peux donc pas consoler ton petit frère ?...

Ginette se retourne, navrée :

— Je le console bien ; mais, qu'est-ce que tu veux, c'est ennuyeux là la fin, il se « déconsole » tout le temps...

LE DOIGT

Le rôle du doigt, dans la vie,
Est plus important qu'on ne croit,
Il s'élève, malgré l'envie,
A mesure que l'homme croît.
A quelques mois, un bébé rose
Fourre son doigt en plein dedans
Sa bouche fraîche, à peine éclosée,
A la recherche de ses dents.

A quelques ans, — une douzaine,
Mettons, si vous le voulez bien, —
On dirait que le nez nous gêne,
Cet âge ne respecte rien.
Aussi, sans cesse, sans relâche,
Tout enfant, fût-il des mieux nés,
Au nez de papa qui se fâche,
Enfonce son doigt dans le nez.

Quand on est grand : une autre gamme,
On ne sait trop ce que l'on fait :
Las d'être garçon, l'on prend femme,
On n'en est pas plus satisfait...
« Toujours plus haut », dit le poète...
En fin de compte, sans orgueil,
On s'aperçoit, malin ou bête,
Que l'on s'est mis le doigt dans l'œil !

Henri Segond.